

NAEMIS

UN DEMI-SIÈCLE
D'UNE VIE BIEN
REPLIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-0425-158-81

Dépôt légal : juin 2025

PRÉAMBULE

Vous allez découvrir le « roman » d'une vie. L'histoire de cinquante années d'un parcours bien rempli. Ceci, afin de mettre en évidence que rien n'est jamais acquis, que les addictions peuvent aider à vivre, mais finissent toujours par détruire ce que vous avez construit.

L'optimisme sera le moteur pour réaliser les plus belles réussites de la vie, mais aussi pour se reconstruire, et repartir toujours gagnant.

Deux belles citations qui résument ce message :

« La plus belle des réussites est celle qui naît de nos échecs. La peur est l'ennemi de la réussite. Fort heureusement, chaque réussite est l'échec d'autre chose. Il n'y a pas de réussite, sans qu'on soit à l'heure avec nos engagements, avec notre corps, avec notre spiritualité, et surtout avec notre résilience. »

« Le bonheur, c'est l'art de savourer chaque instant avec une intensité si profonde que même les plus petites joies semblent extraordinaires. La sagesse réside dans la capacité à comprendre les autres avant de chercher à être compris. La patience est une clé qui ouvre bien des portes que l'impatience referme trop vite. »

JAË L. PHANIA

*Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants
ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que
le fruit d'une pure coïncidence.*

Chapitre 1

J'OUVRE LES YEUX

Le 31 décembre 1959, j'ouvre les yeux sur la vie dans un hôpital lyonnais. Je découvre ma mère Simone qui est mariée à mon père René, il n'est pas venu, car cette période de l'année ne laisse guère de temps même pour la naissance de son fils, et puis je pense que ce n'était pas son truc tout comme moi plus tard.

Ils travaillent avec mes grands-parents paternels, Claude, dit Claudius, et Joséphine, appelée mamie Fifine, une sainte femme. Ils sont boulangers-pâtisseries à Vaise, quartier du 9^e arrondissement de Lyon (à l'époque, c'était le 5^e) ; autant vous dire que la préparation du Jour de l'An est très chargée, pas du côté festif, mais dans la préparation des gourmandises devant les fours du laboratoire. Nous habitons au-dessus de la boulangerie, en famille. Avec mon père travaille son frère jumeau, Roger, qui deviendra mon parrain.

Du côté de mon père, mamie Fifine a mis au monde quatre garçons : René, Roger, les jumeaux, Michel, Jean-Paul, et une fille, Marthe. À ce jour, Michel, Jean-Paul et Roger nous ont quittés.

Du côté de ma mère, ma grand-mère, Reine, et mon grand-père, Gabriel, ont élevé sept filles : Simone, Huguette, Solange, Éliane, ma marraine, Andrée, Jeannette, Suzanne, et un garçon, Robert, qui est handicapé suite à un problème d'accouchement. Aujourd'hui, il ne reste plus que Jeannette (dite Nanou) et Andrée.

Pour ma part, je serai fils unique et l'aîné de mes cousins et cousines.

Pour mes un an et demi, mes parents prirent leur liberté de logement en emménageant dans le 4^e arrondissement de Lyon, le quartier de la Croix-Rousse, qui ressemble à un village sur une colline et qui fait face à Fourvière, avec la Saône pour les séparer. L'appartement est au 6^e étage d'un immeuble construit en 1960 et qui domine pratiquement à 180 degrés la capitale des Gaules et les collines environnantes.

Ce quartier sera le témoin de toute mon enfance et mon adolescence. Jusqu'au CM1, je passais mes études scolaires à l'école primaire publique, rue Hénon, et pour le CM2, place Commandant Arnaud. Puis, j'ai été admis en 6^e au collège public, rue Louis Thévenet. Ce virage sonnait pour moi le début de l'ennui pendant les cours. Je ne pensais qu'à me faire remarquer en faisant rire mes copains et copines de classe. Pendant ce temps, les études n'étaient pas très florissantes, elles passaient après les loisirs et les sports que je pratiquais à cette époque : le football au club du quartier, le F.C.C.R, la natation à la piscine du lycée Saint-Exupéry, le judo et le hand-ball viendront plus tard.

Mes loisirs se passent pour la plupart du temps à La Sarra, cité HLM sur les hauteurs de Lyon, à proximité de la cathédrale Fourvière, chez ma grand-mère Fifine qui s'occupe de la boulangerie-dépôt de pain à l'entrée de la cité ; c'est le deuxième magasin de mes grands-parents.

Dans ce quartier Saint-Just, je passe des moments exceptionnels. Les matchs de football entre copains sur un terrain plein de trous avec 2 cages qui ne sont même pas en face l'une de l'autre, c'était le rituel du soir. Les après-midi, c'étaient les cow-boys et les Indiens dans les espaces verts, enfin, plutôt les espaces... entre les bâtiments HLM.

Et puis, il y avait à proximité mon cousin Jean-Yves et ma cousine Isabelle, qui étaient les enfants d'un frère de mon père, Michel, qui, avec le plus jeune, Jean-Paul, était horticulteur. Au milieu des serres à côté du cimetière de Loyasse, nous avions des hectares pour jouer, construire des cabanes dans le cerisier, élever des cochons d'Inde que mon cousin vendait au marché des animaux dans le 2^e arrondissement de

Lyon, place Carnot, à deux pas de la gare de Perrache. Pour nourrir les rongeurs, ce n'était pas banal, nous allions ramasser de la luzerne dans le cimetière sur la partie pas encore occupée.

C'était aussi la période « vélo », nous mettions des bouts de carton dans les rayons des roues pour simuler le bruit du moteur d'une moto. Des courses dangereuses, malgré le peu de véhicules qui étaient dans la cité autour des immeubles. L'époque où mamie Fifine nous proposait tous les après-midi d'été une glace à l'eau saveur citron, orange ou menthe. Le choix était vite fait, il n'y avait que cela.

Je rentrais chez moi à la Croix-Rousse à vélo en passant à proximité de la piste de ski de La Sarra, piste inaugurée en novembre 1964. Ensuite, je longeais le fort de Loyasse, un des sept forts qui entourent Lyon, puis commençais la montée de l'Observance, lieu connu pour l'assassinat du juge François Renaud en juillet 1975. Il travaillait sur l'affaire du « gang des Lyonnais ». En bas de la descente, je passais place Saint-Pierre de Vaise où se trouvait la boulangerie « Mère » de mes grands-parents. Je traversais le pont Mouton puis j'attaquais l'ascension de la colline de la Croix-Rousse par le chemin Serin. Cette côte surplombe les Subsistances, une ancienne caserne militaire, et le tunnel de la Croix-Rousse pour me faire arriver au début du boulevard du même nom. À l'extrémité de celui-ci se trouve le « gros caillou », qui surplombe les pentes du 1^{er} arrondissement et au-delà, place des Terreaux, lieu où se trouve la mairie centrale.

À cette époque, j'ai peu de loisirs proches de chez moi avec mes copains d'école, mis à part le sport. Je passe aussi beaucoup de temps chez mes grands-parents maternels à la campagne, Chaponost, où les seuls souvenirs que j'ai sont « un cri », celui du cochon que l'on égorge et une odeur, celle du buclage du cochon afin de préparer la bête pour le boucher qui le transformera en saucisson, jambon et autres cochonnailles bien lyonnaises, sans oublier le plat du jour qui sera le boudin aux pommes, qui marquera l'automne et l'arrivée de l'hiver. Ensuite, ce fut Saint-Laurent-d'Agny, dans une

ancienne ferme. Ils occupent l'étage avec mon oncle Robert qui est handicapé moteur, il se déplace en sautillant sur une chaise dont mon grand-père Gabriel a raccourci les pieds.

C'est une demeure sombre de trois pièces sans salle de bains ; les WC se trouvent dans le jardin dans une cabane en bois près du poulailler. Quand nous arrivons à l'étage, un petit couloir donne accès, sur la droite, à la chambre de mon oncle et, sur la gauche, à la cuisine avec son sol en planches brutes et où trône un poêle à bois sur lequel la gamelle de ragoût et d'eau est toujours présente. Une seule fenêtre éclaire cette pièce. Près de celle-ci se trouve la chambre. Avec une petite fenêtre qui donne sur le chemin, en face, un champ avec des arbres. Au RDC se trouve l'ancienne étable, où il y a la grosse meule en pierre qui sert à affûter les couteaux. Près de la porte qui donne accès au jardin potager, il y a le soleil de cette propriété ; tous les légumes sont représentés bien rangés au milieu des allées désherbées proprement. Au fond se trouvent un bassin et la cabane en bois que mon oncle a construite. Il y passe de longues heures les après-midi. Pour ma part, avec ma mère, nous avons un petit bout de jardin où ma mère plante quelques légumes et des fleurs. Ma grand-mère Reine n'a pas une grande forme, elle a les jambes pleines d'ulcères variqueux. Elle décédera beaucoup trop tôt.

Changement de travail pour mes parents, mon papy Claudius vend la boulangerie de Vaise, il garde le dépôt de pain et la pâtisserie de La Sarra ; mamie Fifine y travaille, je vais passer mes jours de congé avec mon cousin et ma cousine sur cette colline de Fourvière.

Claudius pense avoir une idée novatrice dans la pâtisserie, il achète un local industriel entre Perrache et La Mulatière sur les quais de Saône à côté du restaurant de la « mère Guy », la spécialiste de la matelote d'anguilles et quelques plats délicieux, tels que le gratin d'écrevisses, les pêches Belles Rives et le soufflé glacé. Il installe son laboratoire pour fabriquer artisanalement, mais en quantité industrielle, des madeleines que ma mère met sous cellophane, des biscuits et des meringues au chocolat, que j'assemble les jours où je n'ai pas école,

puis, il assure la livraison dans ce qui deviendra les supermarchés. Ma mère, mon père et son jumeau travaillent avec lui, mon grand-père assure la partie commerciale et les livraisons.

Pendant cette période, les soirs, il y a de nombreuses disputes dans l'appartement familial de la Croix-Rousse. Le sujet est toujours le même : l'argent qui manque. Ma mère insiste pour prendre le large, quitter la famille pour le travail. Elle arrive grâce au syndicat de la boulangerie à prendre une gérance d'un fonds de commerce en faillite. Le « deal » avec le syndicat, c'est rembourser les dettes comme gérant et ensuite en faire l'acquisition. Ma mère prend les choses en main, à savoir la réouverture du commerce qui était fermé depuis le départ du propriétaire. Mon père continue de travailler avec son père et son frère. Leurs affaires ne vont pas bien. Claudius arrête la pâtisserie en gros et commence une activité dans les distributeurs automatiques de casse-croûte, de boissons et même de glaces. Il déménage et fait l'acquisition d'un laboratoire qui se trouve rue Tramassac dans le quartier Saint-Georges près de la cathédrale Saint-Jean dans le Vieux Lyon. Cette rue est connue, car c'est ici que se trouve le théâtre de Guignol. Les clients de mon papy et des jumeaux sont les petites voitures Majorette, les biscuits Vignals dans le quartier Serin, les bijoux Augis, les dépôts SNCF, la clinique Trarieux à Lyon 3^e. Dès le matin 4 heures, les jumeaux fabriquent les viennoiseries, les gâteaux, les casse-croûte, ils chargent les voitures et direction les distributeurs automatiques. Mon père livre ma mère au magasin pour les viennoiseries et la pâtisserie.

La boulangerie est située dans la plus petite rue du centre-ville de Lyon, dans le 2^e arrondissement, rue Confort. Cette rue fait une longueur d'environ 150 m. Elle relie la place des Jacobins à l'Hôtel-Dieu en traversant la rue de la République où les voitures et trolleys circulent encore. La rue deviendra piétonne après la mise en place du métro entre la place de la mairie centrale, « les Terreaux », et la place Bellecour.

Une petite histoire lyonnaise concernant la statue en bronze qui se trouve en plein centre de la place Bellecour, une œuvre de François-Frédéric Lemot : on raconte en effet que

son sculpteur, se rendant compte qu'il avait oublié les étriers à la statue, se serait suicidé. En réalité, si Louis XIV n'a pas d'étriers, c'est parce qu'il est représenté à la romaine, c'est-à-dire à cru, sans selle ni étriers.

Revenons à la rue Confort. Celle-ci comporte des salons de coiffure, des restaurants, un cabaret, un boucher, un pressing, des bars, un « bon lait » – c'est une petite épicerie –, un cinéma pornographique, des hôtels « de passe », et des dizaines de prostituées, voilà, sur 150 mètres, le paysage que voit ma mère pendant 12 heures, jour après jour. Pour ma part, je vis dans ce milieu tous mes repos scolaires, et congés. Ma mère a un employé qui fait le pain. La pâtisserie est fabriquée rue Tramassac, dans le quartier Saint-Georges, et livrée le matin.

Mon père quitte ses associés du Vieux Lyon et rejoint ma mère rue Confort. L'ouvrier boulanger quitte mes parents, qui décident de changer d'organisation. Il fabrique maintenant la pâtisserie pour le magasin, ainsi que pour un autre artisan, qui lui-même livre son pain à la boulangerie. Le magasin est devenu un dépôt de pain.

Bon gré mal gré, mes parents arrivent à rembourser les dettes du précédent propriétaire. Comme prévu, ils font l'acquisition du fonds, et ils deviennent propriétaires totalement de la boulangerie-pâtisserie. Suite à ce changement, le magasin est refait à neuf : nouvelle vitrine, nouvelle enseigne. Avec ce nouveau départ, le commerce va bon train.

La vie de mes parents à cette époque dans les années 70 est assez simple, mon père travaille dans le fournil à partir de minuit tous les jours, au beau milieu de la vie des noctambules, des fêtards alcoolisés et des prostituées. L'arrière du magasin est un passage d'une rue vers une autre. La nuit, certaines filles viennent faire des « passes » vers le fournil, mon père n'a pas dû s'ennuyer. Vers 5 h 30, il monte à la Croix-Rousse chercher Simone, qui ouvre vers 6 h. Il va faire une sieste en début d'après-midi et revient chercher maman vers 18 h, fermeture du magasin 19 h, retour à la maison pour tous les deux 20 h, et ceci, sauf le dimanche.